

bras par M. de Bourgueil ; tu le crois ton père, chère innocente... erreur, ton vrai père est le général Roland, mon ancien amant ; aussi, chaste fille, m'est-il insupportable de t'entendre glorifier sans cesse mes vertus de mère de famille : ça finit par devenir une insipide plaisanterie ; oui, chère et virgine fille, comme tant d'autres j'ai eu un amant ; de cet amant, un enfant, et cet enfant, c'est toi, fille adorée ; maintenant, tu ne seras pas assez dénaturée pour me mépriser à cause de cet *enfantillage*, et retourner contre moi ces principes de moralité que je t'ai donnés par pure hypocrisie ; car ces principes, je les ai outrageusement foulés aux pieds. Tu sais maintenant que j'ai été un misérable dans mon jeune temps ; n'en parlons plus, vivons en bonnes amies, et surtout honore-moi, respecte-moi, glorifie-moi comme par le passé. » — Soit, vous tiendrez à votre fille ce langage ou son équivalent. Mais ensuite, madame de Bourgueil ? Oui, ensuite ? De deux choses l'une, ou votre enfant n'éprouvera pour vous que dégoût et horreur, ou vous lui ferez pitié et elle vous continuera sa tendresse.

— Sûre de sa tendresse, monsieur, je ne crains plus rien, je m'ensevelis avec elle dans quelque retraite et...

— Ah ! ah ! ah ! reprit M. de Bourgueil avec un éclat de rire sardonique. Il paraît que c'est chez vous une idée fixe... Déjà, dans le temps, vous m'aviez parlé de cette imagination de retraite au sujet du colonel Roland qui, par parenthèse, se moquait de vous et ne donnait pas, lui, dans ces idylles romanesques. *Une chaumière et mon amant !* disiez-vous alors. *Une chaumière et ma fille !* dites-vous aujourd'hui... C'est à merveille ! Mais, fidèle et chaste épouse, permettez, il me semble que je suis toujours un peu trop oublié dans vos projets... Vous croyez ingénument que, lorsque vous aurez spontanément avoué votre déshonneur à votre fille, vous m'échapperez pour cela ? Allez donc, pas le moins du monde !

— Que dit-il ? s'écria M^{me} de Bourgueil avec épouvante ; ô mon Dieu, que vais-je entendre !

— Oh ! sans doute, il viendra un moment fatal où je révélerai votre honte... et je reculerai peut-être ce beau jour jusques après le mariage de votre fille, mariage auquel je songe, nous en parlerons ; peut-être même attendrai-je qu'elle soit mère à son tour : vous voyez que vous avez encore bien des phases peu réjouissantes à traverser.

— Non, murmura M^{me} de Bourgueil presque avec égarement, non, c'est impossible !

— Sans doute il viendra, dis-je, un moment, reprit son bourreau, un jour suprême, fatal, où je vous chasserai vous et votre fille, de cette maison où vous avez apporté l'opprobre ; mais, permettez, je reste seul juge, maître de l'opportunité de ce moment ; or, si d'ici là, vous voulez faire votre honnête confession à votre

fille, libre à vous ; seulement, je vous le répète, nous ne nous séparerons pas pour cela, au contraire : ce chaste aven sera un nouveau lien pour notre cher petit *trio* ; oui, chaque jour, vous m'entendrez dire devant vous à *mademoiselle Roland*, ainsi que je m'amusais à l'appeler tantôt et ainsi qu'elle s'appelait elle-même en se jouant : « Eh bien, ma chère, votre vertueuse mère, ce modèle des épouses que voici, s'est donc prostituée au colonel Roland, dont vous êtes la fille ! »

— Oh ! assez ! assez !... s'écria l'infortunée en se tordant les mains de désespoir. Oh ! la mort ! plutôt la mort que de pareils outrages devant ma fille !

— Bah !... la mort, je vous l'ai dit il y a vingt ans, et vous m'avez donné raison, les femmes ont la vie dure... et puis... mourez, soit, votre fille me reste...

— Mais c'est horrible ! s'écria M^{me} de Bourgueil, égarée par la terreur. Mais je suis donc condamnée à ne jamais sortir de ce cercle d'épouvante et de tortures ! Mais c'est quelque chose d'inférieur, que cet homme ! N'ai-je donc pas assez souffert, mon Dieu ! pour désarmer ce monstre !

— Ce monstre ! vos souffrances, vos tortures ! mais vous êtes stupide, à la fin ! s'écria M. de Bourgueil sortant enfin de son calme sardonique, et mis hors de lui par les reproches de sa femme. Vos souffrances ! et moi donc ? Savez-vous ce que j'ai souffert... depuis plus de vingt ans !... Misérable femme ! elle ne voit pas que ma vengeance est une lame à deux tranchants ! Oh ! réjouissez-vous, tendre épouse, chaque coup que je vous porte me fait à moi une blessure plus cruelle peut-être encore que la vôtre. Ah ! vous croyez, vous, que tout est roses... dans le fiel et dans la haine ! Ah ! vous ignorez ce que me coûte l'assouvissement de ma vengeance !... Eh bien, je vais vous le dire, moi, madame... et nous verrons après si vous aurez l'audace, entendez-vous, l'audace... de vous étonner de vos tortures passées... et de vouloir échapper à celles qui vous attendent !

Les traits de M. de Bourgueil n'exprimaient plus cette haine implacable, cette férocité froide, qui le rendaient si terrible... mais un mélange de désespoir, de rage, et surtout de douleur atroce... que madame de Bourgueil n'avait jamais soupçonné chez son mari.

XVII.

M. de Bourgueil, s'approchant de sa femme les bras croisés sur sa poitrine, les traits bouleversés par une émotion dont il n'était pas maître, lui dit d'une voix, non plus acerbe et sardonique, mais palpitante de douleur :

— Voyons, madame. Vous avez évoqué le passé. Parlons-en. Vous m'avez reproché vos tortures. Parlons des miennes. Vous êtes, dites-

vous, la victime ? Parlons du *bourreau*, du *monstre* ! Il y a bientôt vingt-cinq ans, je vous ai épousée, madame ; vous étiez sans fortune, j'étais riche. Nos familles se connaissaient. Depuis longtemps je vous avais aimée ! oh ! passionnément aimée ! Mais avant de demander votre main à votre père, je vous ai dit : « Le plus grand bonheur de ma vie serait de m'unir à vous. Exposer mon désir à votre père serait vous attirer de sa part des obsessions pénibles pour vous, et auxquelles cependant vous pourriez céder, ainsi que tant de jeunes filles. Je ne veux pas cela ; je ne veux vous devoir qu'à vous-même. Vous me connaissez presque depuis l'enfance ; si vous voulez m'étudier davantage, nos relations de famille nous permettent de nous voir souvent. J'attendrai, et si un jour vous prenez assez de confiance en moi pour me charger de votre avenir, vous me le direz. Seulement alors, je m'ouvrirai à votre père sur mes projets. » Telle a été ma conduite envers vous. Est-ce vrai ?

— Oui, monsieur, répondit M^{me} de Bourgueil, de plus en plus surprise du changement de son mari et de l'expression de douleur amère qu'elle lisait sur son visage.

— Au bout d'une année d'épreuve, reprit-il, vous aviez sans doute suffisamment apprécié mon caractère, mes habitudes, mes goûts ; car vous m'avez dit : « Parlez à mon père ; j'ai foi en vous, ce mariage comblera tous mes désirs. » Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Nous nous sommes mariés, j'étais ivre de bonheur et d'amour. Ce bonheur, cet amour, les partagez-vous alors ?

— Oui, monsieur.

— Pendant les deux premières années de notre mariage, vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, vous sembliez non moins heureuse. Avez-vous eu, pendant ces deux années, quelques reproches à m'adresser ?

— Aucun, monsieur, aucun.

— Ai-je, en quoi que ce soit, blessé votre délicatesse, votre cœur, votre affection ?

— Non.

— N'ai-je pas fait tout ce qui dépendait de moi pour continuer de mériter votre estime et votre amour ? Avez-vous pu un seul instant douter de ma tendresse ?

— A cette époque, je n'en ai jamais douté, monsieur.

— A cette époque, madame, j'avais un ami, un ami d'enfance, brave entre les plus braves : bien jeune encore, son nom était déjà l'une des gloires de la France. J'aimais cet ami comme un frère ; j'étais naïvement fier de lui. Je vous en avais souvent parlé. Au retour de l'une de ses campagnes, je vous l'ai présenté, vous demandant pour lui votre amitié.

— Monsieur, épargnez-moi, murmura M^{me}

de Bourgueil, ce langage me tue... Ah ! je préfère vos outrages.

— Je reçois cet ami dans notre intimité de chaque jour. Bientôt, Dieu m'en est témoin, sans que j'aie rien fait pour cela, à votre première tendresse pour moi succède la contrainte, puis la froideur, l'éloignement, l'aversion ; enfin, nos appartemens sont séparés. Dites, madame, cet éloignement, cette aversion, en quoi l'avais-je méritée ? Etais-je moins dévoué, moins aimant que par le passé ?

— Non, non, monsieur. Mais, de grâce...

— Dites, madame ! m'avez-vous vu assez de fois à vos pieds, désespéré, pleurant ! Je pleurais alors ! vous demandant, à mains jointes, la cause de cet éloignement qui me navrait ! Un seul mot amer ou blessant est-il alors sorti de mes lèvres ? N'est-ce pas par la douceur, par la résignation, par la soumission la plus absolue à vos moindres désirs, que je m'efforçais de vaincre votre cruelle froideur, dont je me tuais en vain à pénétrer la cause ? Me suis-je jamais plaint ? Tout au plus, dans ma douleur profonde, je me permettais timidement d'en appeler du présent à ce passé, que vous m'aviez fait si beau, si heureux. Est-ce vrai, madame, est-ce vrai ?

— Ayez pitié de moi !

— Et votre fille, aura-t-elle pitié de vous, lorsqu'au jour de l'expiation dernière, je vous dirai devant elle ce que je vous dis là ? lorsqu'elle saura quelle avait été la conduite de l'homme que vous avez déshonoré ?

— Non, reprit madame de Bourgueil anéantie, non, je le sens, je n'aurai pas même de pitié à attendre de ma fille. Oh ! je suis bien malheureuse !

— Ecoutez encore le bourreau, madame ! Ecoutez encore le monstre ! Enfin, la cause de votre aversion, je la sais ! Je vous surprends chez le colonel Roland. A ce moment, voyez-vous, j'aurais eu l'énergie de demander au colonel Roland réparation par les armes, que je ne l'aurais pas fait. Non, sa mort eût été incertaine, et j'étais sûr de vous avoir en vie. Je vous ai donc gardée. Alors... alors pour moi aussi, madame, a commencé une existence épouvantable, car je vous aimais, moi, je vous aimais toujours !

Et M. de Bourgueil accentua ces mots d'un ton si déchirant, que sa femme tressaillit ; puis elle ajouta d'un air de doute amer :

— Vous m'aimiez ! monsieur, vous m'aimiez, et vous jouissiez de mes douleurs, de mes larmes.

— Oh ! madame, le temps était passé de vous prouver mon amour par une folle tendresse ; je vous le prouvais selon que je le ressentais, moi ! par la haine ! oui, par la haine ! C'est étrange, n'est-ce pas ? mais cela est. Je vous abhorrais, et je ne pouvais me résoudre à me séparer de vous, non, comme autrefois je

ne pouvais me passer de votre présence ; mais c'était pour me dire : Cette femme est la mienne ; j'ai toujours été pour elle tendre, généreux, dévoué ; je l'adorais, et elle s'est donnée à un fat sans âme et sans cœur, qu'elle-même a méprisé à l'heure de sa honte ! Comme autrefois j'admirais votre beauté ; mais je disais : Ces charmes dont j'étais idolâtre ont été souillés par l'adultère ! Et alors, voyez-vous, madame, j'éprouvais des souffrances si aiguës, si atroces, que je ne peux leur comparer que celles que je vous faisais endurer !

— Hélas ! monsieur, que ne consentiez-vous à une séparation que tant de fois je vous ai demandée à genoux ! Ces atroces souffrances, vous nous les eussiez épargnées à tous deux.

— Une séparation ! et qu'est-ce que je serais devenu, moi ! seul à seul avec cette haine désespérée qui doit empoisonner ma vie entière ! Une séparation ? mais vous ne savez donc pas qu'après la céleste jouissance de combler de bonheur la femme que l'on estime et qu'on adore, il ne reste plus, quand on la méprise et qu'on la hait, que l'infamante jouissance de la faire souffrir à petit feu !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria M^{me} de Bourgueil, oser avouer tant de férocité !

— De la férocité ! s'écria M. de Bourgueil avec un accent indéfinissable. Allez, madame, vous n'avez jamais aimé.

Et pour la première fois depuis tant d'années, M^{me} de Bourgueil vit les yeux de son mari remplis de larmes ; cet attendrissement, cette sorte de naïveté dans la haine, fut le dernier coup pour cette malheureuse femme ; elle comprit dès lors qu'elle n'avait désormais à attendre ni merci, ni pitié de cet homme.

Il reprit en essuyant ses larmes :
— Vous êtes devenue mère... Je l'avoue... à cette pensée d'avoir la preuve vivante de votre déshonneur et du mien, à cette pensée, d'avoir chez moi l'enfant abhorré de cet homme abhorré, moi qui avais tant de fois rêvé près de vous les ineffables joies de la paternité, je vous l'avoue, madame, j'ai hésité. Le cœur a failli me manquer, j'ai été sur le point de vous chasser, et puis je me suis dit : Mais cette enfant ! c'est la chair et le sang de cet homme et de cette femme ! mais la loi me le donne, cet enfant ! mais la loi lui assure mon nom, ma fortune ! Eh bien ! je le garde, cet enfant, je serai père comme je suis époux !

— Oh ! c'est horrible ! horrible ! s'écria M^{me} de Bourgueil, épouvantée de l'accent de son mari lorsqu'il avait prononcé ces mots : *je serai père comme je suis époux.*

Il continua avec des larmes dans la voix.
— De sorte que votre fille a grandi sous mes yeux, sur mes genoux. Presque chaque jour, en recevant ses caresses, je me disais : Quel heureux et bon père j'aurais été ! Idolâtre de la mère, comme j'aurais idolâtré l'enfant,

Quels trésors de divine tendresse à épandre sur ces petites créatures, toujours riantes à la vie qui s'ouvre devant elles ! Puis, à mesure qu'elles grandissent, que de soins, que de sollicitude, que de sacrifices, s'il le faut, pour les guider jusqu'à ce que vous puissiez les suivre d'un œil tranquille et ravi dans la vie que votre amour leur a tracée ! Heureux, oh ! heureux d'un bonheur céleste lorsque votre enfant vous dit ces mots qui font tressaillir toutes les fibres de notre être : *Père, tu es bon ; père, je t'aime !*

Ces derniers mots furent encore prononcés par M. de Bourgueil avec des sanglots d'une amertume inexprimable.

Après un silence de quelques instans, que sa femme n'osa pas interrompre, il reprit :

— Oui, madame, voilà ce que je pense chaque jour à la vue de votre fille !!! Maintenant, dites, vous qui m'appelez monstre, vous qui m'appelez bourreau, dites ! vous croyez-vous seule à souffrir, lorsque baisant en souriant le front de votre fille qui me fait horreur, je dis en vous regardant : *Qu'il est doux d'embrasser son enfant !* Etes-vous seule à souffrir, lorsque, comme tantôt, j'appelle votre fille *mademoiselle Roland !* Etes-vous seule à souffrir, lorsque dans le monde je vous mets face à face avec cet homme, vous et votre fille ? Etes-vous seule à souffrir de cette vie de mensonge, de contrainte et d'angoisse ? Maintenant, dites, misérable insensée ! comprenez-vous enfin que ce qui laissera toujours ma vengeance inassouvie, béante, c'est que je ne peux vous frapper sans me blesser moi-même, et que je ne peux vivre sans vous frapper ? Comprenez-vous enfin que vous et votre fille vous êtes mes bourreaux, comme je suis le vôtre ; et que ce lien épouvantable doit durer entre nous jusqu'à votre mort ou jusqu'à la mienne ?

Les traits de M. de Bourgueil furent si effrayants, lorsqu'il prononça ces derniers mots, en s'avançant pâle, terrible, vers sa femme, qu'elle jeta un cri étouffé en cachant son visage entre ses mains.

A ce moment, on entendit frapper à la porte.

— Qui est là ? dit M. de Bourgueil, en tâchant de calmer son émotion.

— C'est moi ! répondit au dehors la voix fraîche et gaie d'Adeline ; est-ce que vous en avez encore pour bien longtemps tous les deux avec vos grands mystères ?

— Monsieur, dit M^{me} de Bourgueil tout bas et avec effroi, je vous en conjure... dans un tel moment, je me trahirais, ne laissez pas entrer ma fille.

— Contenez-vous, calmez-vous, il le faut, dit M. de Bourgueil d'une voix basse et impérieuse ; j'ai à parler à l'instant à votre fille, devant vous ; mais souvenez-vous d'une chose, c'est que, si vous osiez contrarier la volonté que vous allez m'entendre exprimer ! je ne dis rien de plus, vous m'entendez.

Puis, pendant que M^{me} de Bourgueil essayait ses larmes à la hâte, son mari reprit à haute voix, s'adressant à Adeline, toujours restée derrière la porte du salon :

— Tu es bien impatiente, ma petite Adeline.

— Je ne serais pas venue te déranger, ni toi ni maman, mais c'est que la couturière est là, elle vient m'essayer une robe de bal, et je voudrais que ce fût en présence de maman, afin qu'elle me dise si elle trouve la façon de la robe à son goût.

— S'il s'agit d'une affaire si importante, répondit M. de Bourgueil, ayant repris son masque habituel et allant au devant de la jeune fille, tu peux entrer, d'autant plus que cette robe de bal vient fort à propos.

Et avant que la jeune fille eût pu s'approcher de sa mère, qui détournait le visage, n'ayant pu encore dominer son émotion, M. de Bourgueil remit à Adeline l'invitation que Pietri avait apportée.

— Lis cela, mon enfant.

— Qu'est-ce que cette lettre ?

— Lis toujours.

— Oui, mon père.

Et Adeline lut ceci :

« M^{me} la comtesse et M. le comte Roland ont l'honneur d'inviter M. et M^{me} de Bourgueil, ainsi que Mademoiselle de Bourgueil, à venir passer la soirée chez eux, jeudi prochain. »

M^{me} de Bourgueil frémit, Adeline s'alta au cou de son père, puis de sa mère en disant dans sa joie :

— Quel bonheur... quel bonheur ! maintenant je suis sûre de faire connaissance avec mademoiselle Roland !

— Avais-je raison de te dire, mon enfant, que cette robe de bal arrivait très à point, dit M. de Bourgueil en souriant ; oh ! je veux que ce jour-là mon Adeline soit belle ; mais belle, à rendre tous les autres pères jaloux... de moi... et envieux de ma fille.

— Mais mon père, reprit Adeline en réfléchissant, cette invitation...

— Est toute simple, mon enfant, ta mère est patronnesse de la même œuvre que la comtesse ; elle l'invite chez elle, ainsi que toi, avec une parfaite bonne grâce.

— Mon Dieu ! mon bon père, dit Adeline au comble de la joie, vois donc comme tout m'arrive à point aujourd'hui ! Je formais un désir, le voilà réalisé !

— Mon enfant, reprit M^{me} de Bourgueil en faisant un effort surhumain, si tu le veux, nous allons essayer ta robe de bal.

Et elle quitta le salon avec sa fille.

Deux heures plus tard, M^{me} de Bourgueil, après de longues réflexions, écrivait ce billet au général Roland :

« Monsieur,

« La démarche désespérée que je suis con-

trainte de faire auprès de vous, vous prouvera toute la gravité de ma demande.

« Veuillez m'accorder une heure d'entretien. Des convenances que vous apprécierez rendent cet entretien aussi impossible chez moi que chez vous.

« Où et Quand pourrai-je vous voir ? Fasse le ciel que ce soit bientôt ! Un mot de réponse sans signature, pour plus de prudence.

« J. DE BOURGUEIL. »

XVIII.

Le major Maurice occupait une petite maison isolée près de la porte du bois de Ville-d'Avray.

Le lendemain du jour où Pietri avait donné rendez-vous pour le soir à Adalbert, sous les arcades de la rue de Rivoli, en cas de pluie (et il avait plu à torrents toute la soirée), le lendemain de ce jour, disons-nous, le major Maurice était revenu dans sa modeste retraite de Ville-d'Avray.

Midi sonnait. Le major, pâle, les traits fatigués, inquiets, se promenait dans une pièce assez vaste, dont les murailles disparaissaient sous des rayons chargés de livres ; deux portes, situées à droite et à gauche, communiquaient, d'un côté, à une petite entrée ; de l'autre, à sa chambre à coucher.

Au bout de quelques instans, une vieille servante, seule domestique du major, entra, et lui dit en lui remettant un papier :

— Monsieur, c'est de la part d'un jeune homme qui demande à vous parler.

— C'est lui ! dit le major après avoir jeté les yeux sur quelques mots écrits sur le papier.

Puis s'adressant à la vieille servante :

— Priez ce jeune homme d'entrer, madame Julienne, et si par hasard quelqu'un venait me demander, répondez que je n'y suis pas.

— Et ce serait en effet un hasard, monsieur, répondit la servante en s'en allant ; car, excepté le commandant Brossard, le général Roland ou M. de Belcour, son jeune aide-de-camp, âme qui vive ne sonne à notre porte.

M^{me} Julienne sortit, et rentra peu après pour introduire chez son maître Adalbert Delmare, qu'elle laissa seul avec le major Maurice.

Celui-ci alla vivement au-devant du jeune homme, et, sans lui dire un mot, examina ses traits avec une sorte de curiosité mêlée d'angoisse ; cette muette contemplation sembla sans doute singulière à Delmare, car, rompant le premier le silence, il dit assez brusquement au major :

— Quand vous m'aurez suffisamment regardé, monsieur, vous m'avertirez.

Mais Maurice, sans répondre, se dit à part :

— Oui... les yeux... le front... la bouche... et, sauf les cheveux qui sont blonds... la ressemblance est frappante.

— Serait-ce mon portrait que vous voulez faire, monsieur ? reprit Delmare d'un ton railleur ; il fallait me dire cela hier soir.

— Hier soir, monsieur, reprit le major de plus en plus préoccupé, je n'avais pu examiner suffisamment vos traits, ce que je fais ce matin.

— Il y paraît. Mais est-ce pour cet examen assez bizarre que vous m'avez donné rendez-vous ici, à moi qui ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez ?

Maurice, de plus en plus absorbé, ne répondit rien. Alors, Delmare lui dit avec une brusque impatience :

— Monsieur, permettez-moi de vous rappeler ceci : hier soir, à neuf heures, moi et l'un de mes amis nous avons cherché un refuge sous les arcades de la rue de Rivoli ; nous avons assez longtemps causé en nous promenant. Vers les dix heures, nous nous sommes séparés ; il s'en est allé d'un côté, moi d'un autre. La pluie avait cessé. Je traversais la place Vendôme, lorsqu'un homme enveloppé d'un manteau, et dont je ne pouvais guère distinguer les traits, me dit...

— Voici ce que je vous ai dit, monsieur, reprit le major : « Nous sommes inconnus l'un à l'autre, et j'ai pourtant à vous parler des choses les plus graves. »

— Ce à quoi je vous ai répondu : « Que je goûtais peu la conversation avec des inconnus. » C'est mon caractère ; je n'aime pas à me lier légèrement.

— Vous m'avez paru, en effet, fort désireux de vous débarrasser de moi ; alors j'ai employé le seul moyen qui me parût alors devoir vous inspirer quelque confiance, je vous ai dit : « Je me nomme le major Maurice, frère d'armes et ami intime du général Roland, sur qui j'ai beaucoup d'influence. »

— Oui, vous avez en effet fort insisté sur votre influence à l'endroit du général Roland.

— Et cette assurance de ma part n'a pas vaincu votre défiance ?

— Non, c'est vrai.

— Ne pouvant vous arracher une seule parole, je vous ai quitté en vous laissant ma carte et vous disant : « Souvent la nuit porte conseil ; la vieille amitié qui me lie au général peut vous être utile : demain je vous attendrai toute la journée, à moins que vous ne me donniez votre adresse, et en ce cas, demain, je serai chez vous à l'heure que vous m'indiquerez. » Vous m'avez refusé votre adresse.

— C'est encore vrai, et pour suppléer à mon refus, mon brave monsieur, vous m'avez suivi. Je vous voyais du coin de l'œil, et après vous avoir longtemps promené, je vous ai échappé dans le passage Colbert. Mais, vous le voyez, la nuit m'a porté conseil ; j'ai réfléchi... Me voici... Que me voulez-vous ?

— Vous avez réfléchi... à quoi ?

— A ce que vous m'avez dit.

— Au sujet de mon influence sur le général Roland ?

— Et vos réflexions, quelles sont-elles ?

— Ceci, monsieur, frise l'indiscrétion.

— Enfin, vous n'êtes venu ici que parce que vous me saviez l'ami intime du général ?

— Il se pourrait.

— Il existe donc quelques rapports directs ou indirects entre vous et le général ?

— Tenez, monsieur, nous finissons trop ; vous m'avez donné rendez-vous ici dans un but quelconque ; je viens apparemment aussi dans un but quelconque. Articulez nettement ce que vous désirez de moi ; je vous répondrai.

— Avant d'articuler nettement ce que je veux, il faudrait que je fusse fixé sur un point.

— Eh bien ! fixez-vous, pardieu ! fixez-vous ; qui vous en empêche ?

— Monsieur, je suis vieux, je connais les hommes ; les physionomies m'ont rarement trompé.

— Et la mienne ?...

— Me laisse dans le doute.

— Sur quoi ?

— Sur ce que vous valez.

— Comme homme, comme moralité peut-être ?

— Oui, comme homme, comme moralité.

— Monsieur le major, ce doute est peu flatteur, et si c'est pour me faire de pareilles confidences que vous m'avez engagé à venir ici...

— Vous pouvez à l'instant éclaircir mes doutes, et à l'instant je vous parlerai en toute sincérité. Or, vous avez tout à gagner, croyez-moi.

— Que dois-je faire pour cela ?

— Me répéter mot pour mot l'entretien que vous avez eu hier soir avec votre ami sous les arcades de la rue de Rivoli.

— Monsieur le major, c'est une plaisanterie ?

— Cet entretien n'est donc pas avouable ?

— Ai-je besoin de faire observer à un homme de votre expérience, monsieur, qu'il est des secrets les plus honorables du monde ?

— C'est juste, reprit le major.

Et après un moment de réflexion, il reprit :

— Voyons, supposons (et c'est la vérité que je vous dis sous forme de supposition, mais rien ne vous oblige à me croire), supposons que vous me sachiez l'ami le plus intime du général Roland, ayant toute sa confiance, et possédant sur lui l'influence que donne une amitié éprouvée depuis trente ans, une amitié — ajouta le major en regardant attentivement Delmare, en appuyant sur les paroles suivantes : — une amitié souvent sévère, et qui, plus d'une fois, a eu le bonheur d'amener mon ancien frère d'armes à reconnaître et à généreusement réparer quelques fautes de sa jeunesse... Oui, si vous étiez

persuadé que telle est mon influence sur le général Roland, me confieriez-vous ce que vous appelez votre secret, cet entretien que vous avez eu hier soir rue de Rivoli ?

— Vous me rappelez, monsieur, reprit Delmare avec un accent de défiance croissante, qu'hier soir, en causant avec mon ami, il nous a semblé plusieurs fois être suivis ; nous nous sommes retournés, mais nous n'avons vu personne. Il est vrai que l'épaisseur des arbres offre presque à chaque pas un atri commode pour la retraite des indiscrets qui suivent les gens pas à pas pour surprendre leur entretien.

— Si je savais ce que je veux savoir, je ne vous interrogerais pas. D'ailleurs, tenez, ces réticences, ces équivoques me répugnent ; je vois que j'ai affaire à un habile adversaire, je le regrette.

— Voilà qui est naïf, monsieur le major !

— Peut-être. Mais enfin je vous dirai simplement ceci, et pesez bien mes paroles : Je crains que vous ne soyez sur le point de vouloir commettre une action... mauvaise et dangereuse...

— Monsieur !...

— Laissez-moi achever. Je maintiens que cette action serait mauvaise, dangereuse pour vous, par ses résultats, quels qu'ils soient. Pesez encore bien ces paroles : ou cette action inconsidérée vous est inspirée par un ressentiment douloureux, légitime, honorable, et dans ce cas, je me porte garant de vous faire donner toute satisfaction, mais par des moyens dignes d'un homme de cœur comme vous pouvez l'être ; ou votre projet n'a d'autre but qu'une spéculation infâme, et alors...

— Et alors ?

— Et alors, comme il n'y a aucun ménagement à garder envers un homme capable d'une infamie, tout moyen est bon contre lui.

— Votre conclusion, monsieur le major, dit Delmare avec un sourire sardonique, me semble un peu trop élastique.

— C'est possible ; mais, je vous le répète, si vous voulez agir en homme de cœur, avec convenance et mesure, ouvrez-vous à moi, suivez mes conseils, et, je vous le jure, vos espérances seront peut-être dépassées ; croyez-moi — ajouta le major d'une voix pénétrante. — croyez-moi, l'on est toujours entendu lorsqu'on fait dignement appel à des sentimens généreux et éclairés.

Ces paroles parurent vivement impressionner Delmare ; il réfléchit profondément ; puis, tressaillant comme si un souvenir soudain lui venait à l'esprit, il se dit à part :

— Il est trop tard, l'autre me tient maintenant dans ses griffes. Mais comment le major sait-il ?... Il n'importe ; j'ai eu raison de venir ici. J'apprends qu'on est prévenu ; donc, il faut agir promptement et chaudement.

— Eh bien ! reprit le major, qui avait atten-

tivement observé Delmare, tandis qu'il réfléchissait, êtes-vous décidé ?

— Oui, monsieur, reprit brusquement l'audacieux personnage, je suis décidé à faire mes affaires moi-même !

— Et moi, je suis décidé à empêcher une infamie. Et, mordieu ! monsieur, j'ai eu raison de gens plus déterminés que vous !

— Serais-je tombé dans un piège ? s'écria Delmare ; suis-je ici dans un guet-apens ?

Soudain, la vieille servante entra tout effarée, en disant au major :

— Monsieur ! c'est le général Roland ; il désire vous parler à l'instant.

L'arrivée du général parut au major si inopportune, si étrange en ce moment, qu'il resta saisi de stupeur, et fut aussi frappé d'un mouvement involontaire échappé à Delmare. Le major courut ouvrir la porte qui communiquait à sa chambre à coucher, et dit à Delmare, avec un accent d'autorité irrésistible :

— Entrez là, monsieur, à l'instant.

— C'est curieux, répondit le jeune homme, avec un éclat de rire sardonique, un ordre à moi ?

— Oui, un ordre à vous.

Delmare jeta un coup-d'œil rapide autour de lui, se frappa le front, et dit en s'inclinant :

— Enchanté, monsieur, de vous obéir.

Et il obéit en effet. Le major, ayant refermé à clef la porte de la chambre, alla au devant du général, qui parut aussitôt, en s'écriant d'un air troublé :

— Je t'ai attendu cette nuit, croyant que tu rentrerais chez moi ; j'avais un service à te demander.

— Parle, parle.

— Avant toute chose, prie M^{me} Julienne de faire entrer ici une dame qui, d'un moment à l'autre, peut venir te demander.

— Me demander, moi ?

— Oui, mon ami, reprit le comte Roland, en essuyant la sueur qui baignait son front, et il marcha çà et là d'un air agité, tandis que le major, allant appeler sa servante, lui dit :

— S'il vient une dame me demander, priez-la d'attendre dans le salon.

Puis, il revint auprès de son ami.

— Maintenant, Maurice, écoute-moi, reprit le général ; hier soir, j'ai reçu ce billet de M^{me} de Bourgueil... lis.

Le major, de plus en plus surpris, lut le billet écrit la veille par M^{me} de Bourgueil, afin de demander une entrevue au général pour un motif de la plus grave importance, rendez-vous qui, par convenance, ne pouvait avoir lieu ni chez elle ni chez son ancien amant.

— Il faut, en effet, qu'il s'agisse de quelque chose de fort grave, répondit le major en rendant la lettre à son ami ; M^{me} de Bourgueil ne se déterminerait pas sans cela à une pareille démarche. Que soupçonnes-tu ?

— Rien. Je m'y perds. Impossible de la refuser. Malheureuse femme! Quant au lieu du rendez-vous qu'elle me demandait, je ne savais que résoudre, car depuis mon mariage, je n'ai plus de maison où donner des rendez-vous; j'ai pensé à ta retraite isolée aux portes de Paris, certain d'avance que tu ne me refuserais pas ce service; j'ai, pour toute réponse, et selon la recommandation qui m'était faite, écrit ton adresse, en ajoutant: *de midi à quatre heures*, supposant que M^{me} de Bourgueil serait plus libre de s'absenter à ces heures-là. Toute la nuit, je t'ai attendu pour te prévenir. Vers les quatre heures du matin, je me suis couché, donnant ordre à Piétri de me faire éveiller si tu rentrais. Ce matin, à neuf heures, tu n'avais pas paru à l'hôtel; j'ai résolu de venir prévenir M^{me} Julienne, dans le cas où tu ne serais pas non plus rentré chez toi, que j'attendais quelque'un ici. J'allais partir, lorsque le secrétaire du ministre des affaires étrangères est venu pour me communiquer des dépêches très-urgentes, relatives à mon ambassade: impossible de ne pas le recevoir. Libre enfin, je suis accouru ici, dans une mortelle inquiétude, craignant d'être devancé par M^{me} de Bourgueil, qui n'aurait pas trouvé la servante prévenue, mais...

L'entretien fut interrompu par l'entrée de M^{me} Julienne, qui dit au major:

— Monsieur, la dame que vous attendez est là...

— Mon ami, je te laisse, dit le major en se dirigeant vers sa chambre à coucher, où il avait enfermé Delmare, et surtout ne t'en va pas sans me parler.

— Pour mille raisons, il faut que je te revoie, dit le général.

— Et moi aussi, reprit le major.

Puis, s'adressant à M^{me} Julienne:

— Tant que cette dame sera ici, vous ne laisserez entrer personne; vous entendez? absolument personne.

— Oui, monsieur, soyez tranquille.

— Maintenant, vous pouvez introduire cette dame.

— Maurice, dit le général avec amertume, à vingt ans de distance, voilà le second rendez-vous qu'elle me donne. Ah! c'est souvent quelque chose de terrible que ces retours du passé.

Le major serra la main de son ami, et entra dans sa chambre à coucher.

Un instant après, la vieille servante introduisit M^{me} de Bourgueil, qui resta seule avec le général Roland.

XIX.

Il y avait en effet plus de vingt ans que M^{me} de Bourgueil, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, cédant à un coupable trainement, était venue chez le colonel Roland, après être restée si longtemps pure... et avait

connu le remords... presque à l'heure même de sa faute...

Il y avait aussi plus de vingt ans que jeune, beau, brillant, livré à tous les enivremens de l'âge et des sens, ne comptant plus le nombre de ses succès, insouciant des larmes qu'il faisait verser, ne cherchant que le plaisir dans les liaisons qu'il rendait éphémères, ne comprenant pas les passions sincères, profondes, inaltérables, qui font souvent pardonner à une femme l'oubli de ses devoirs, le colonel Roland avait révélé la sécheresse de son cœur et la légèreté de son caractère à M^{me} de Bourgueil, révélation terrible, première punition de cette infortunée, qui devait expier une faute d'un jour par une vie de tortures.

Tous deux, après tant d'années, se retrouvaient là, blanchis par l'âge: elle, brisée par une longue et cruelle expiation; lui, régénéré par l'accomplissement des doux et saints devoirs de la famille.

En dehors même des funestes circonstances qui amenaient le rapprochement de ces deux personnes, il y avait en lui quelque chose de si fatalement providentiel, que tous deux, troublés, abattus, baissant les yeux, gardèrent, pendant quelques instans, un morne silence.

Le général Roland le rompit le premier et dit à madame de Bourgueil d'une voix émue:

— Ah!... madame... je ne croyais pas après tant d'années...

— De grâce, monsieur, dit vivement M^{me} de Bourgueil en interrompant le général, ne parlons pas du passé... mais du présent... il est menaçant...

— Je le crains, madame... d'après la gravité de votre démarche... Ai-je besoin de vous dire que vous devez en tout et pour tout compter sur mon dévouement?

— S'il ne s'agissait que de moi, monsieur, je ne serais pas venue à vous; je souffrirais en silence... j'en ai l'habitude.

— Il est donc vrai, les traces profondes de chagrin que je lis sur votre visage, lorsque par hasard je vous rencontre dans le monde, ont une cause que je crains depuis longtemps d'avoir devinée.

— Je vous l'ai dit, monsieur, il ne s'agit pas de moi, mais de ma fille.

Le général tressaillit. C'était aussi de sa fille à lui, dont parlait M^{me} de Bourgueil, et il s'écria:

— Grand Dieu! madame, qu'est-il arrivé?

— Mon mari a reçu, ainsi que ma fille et moi, une invitation pour la fête que vous donnez demain, monsieur.

— Que dites-vous!... Non, non... c'est impossible!

— Je dis ce qui est, monsieur.

— Alors, c'est une erreur inexplicable... à moins que ce ne soit un piège... quelque odieuse machination.

— C'est malheureusement probable, car M. de Bourgueil exige que moi et ma fille nous l'accompagnions à cette fête.

— Et de cette exigence... quel est le but?

— Je l'ignore, comme j'ai ignoré dans quel dessein il m'a forcée de rechercher toutes les occasions de me rapprocher de madame la comtesse Roland.

— Ainsi... c'était lui?

— Oui, monsieur...

— Mais pour lui obéir ainsi aveuglément, il faut...

— Il faut être incessamment placée comme je le suis, monsieur, entre cette alternative d'obéir en tout à M. de Bourgueil ou de l'entendre dire à ma fille: « Vous voyez bien cette femme... votre mère... que vous vénerez... que vous adorez... eh bien! c'est une infâme... vous n'êtes pas ma fille, vous êtes la fille de son amant... »

— Oh! malheureuse femme! Je comprends tout maintenant! Le misérable!

— Vous n'avez, non plus que moi, monsieur, le droit d'accuser M. de Bourgueil; nous avons désolé sa vie... car lui... il m'aimait sincèrement.

— Ah! madame, ce reproche...

— Ce n'est pas un reproche, monsieur, il ne m'est permis d'en adresser à personne... Voici ma position: Il me reste au monde une consolation, la tendresse de ma fille. Je suis à la veille peut-être de voir cette tendresse se changer en mépris, en aversion... M. de Bourgueil veut conduire chez vous ma fille et moi, dans je ne sais quel but... Mais cela m'épouvante; je viens au nom de tout ce que j'ai souffert, vous demander aide ou du moins conseil dans cette extrémité, car, je vous l'avoue, monsieur, j'ai la tête perdue.

— Cette invitation, reprit le général Roland avec une anxiété croissante, comment se la sera-t-il procurée? Qu'elle vienne de ma femme, pour mille raisons c'est impossible... Eh! d'ailleurs, qu'importe! S'il veut faire chez moi un scandale horrible, invité ou non, aujourd'hui ou demain, rien ne l'arrêtera; lui écrire à ce sujet, ce serait provoquer, hâter un éclat. Que faire? que résoudre? vous engager à résister...

— Il me couvre à l'instant de mépris, de honte devant ma fille, répondit M^{me} de Bourgueil avec des larmes dans la voix, je perds la seule consolation qui me reste au monde.

— Mon Dieu! pauvre femme... je le sais... je le sais... et cet éclat, face à face avec elle et votre mari, serait aussi horrible pour vous qu'un éclat public...

— Ce n'est pas tout... en résistant aux ordres de mon mari, je perds à jamais l'affection de ma fille, sans savoir même s'il veut réellement me conduire chez vous pour m'y déshonorer à la face de tous.

— Quel serait alors son dessein?

— Celui qu'il poursuit depuis quelque temps: me rapprocher davantage encore de vous, de votre femme, de votre famille, afin d'augmenter le supplice que me cause ce rapprochement. Et puis enfin, je vous l'ai dit, il me domine par la peur que j'ai d'être avilie, perdue aux yeux de mon enfant. Ce dernier coup frappé, il ne peut plus rien sur moi, je lui échappe, il perd sa victime. Car vous ne savez pas que cet homme souffre autant par la jalousie, par la haine, que moi par la honte et le remords! Ce qui me soutient, moi, c'est l'amour maternel; ce qui le soutient, lui, ce qui lui donne le courage de garder près de lui cette malheureuse enfant, qui n'est pas la sienne, et qu'il accueille pourtant avec une feinte tendresse, ce qui lui donne ce courage, c'est l'assouvissement de la vengeance qu'il exerce chaque jour sur moi, en exultant devant ma fille *mes vertus de mère de famille*, ma conduite irréprochable.

— Oh! s'écria le général Roland d'une voix altérée par la douleur, quelle vie je lui ai faite!

— D'autres fois, et hier encore, il parlait de vous à ma fille.

— De moi!

— Oui, M. de Bourgueil lui vantait votre courage, votre gloire militaire, la noblesse de votre cœur.

— Devant vous! devant vous!

— Oui, et comme dans mon trouble et ma frayeur, je restais muette, ma fille, ignorant qu'elle retournait le poignard dans ma blessure, me reprochait ingénument de ne pas joindre mes louanges à celles que vous prodiguait M. de Bourgueil.

— Non, dit le général Roland en portant sa main à ses yeux, non, non, c'est horrible... horrible!...

— Que voulez-vous que je vous dise! reprit l'infortunée, pouvant à peine contenir ses sanglots, c'est à ce point que ma fille, cette innocente enfant, si douce et si tendre, me porte les coups les plus cruels; deux ou trois fois par hasard, elle s'est trouvée dans le monde assise à côté de votre femme et de sa fille, et elle a ressenti pour celle-ci tant de sympathie, que sans cesse maintenant elle me parle d'elle, de vous... devant M. de Bourgueil. Tout cela vous épouvante pour moi, et pourtant je ne voulais pas me plaindre; je ne me plains pas. La douleur m'arrache malgré moi ces paroles du cœur... C'est qu'aussi j'ai tant souffert depuis vingt ans!! sans oser... sans pouvoir le dire à personne, ajouta M^{me} de Bourgueil, ne pouvant retenir ses sanglots; j'ai en secret dévoré tant de larmes!!

Les yeux du général Roland se mouillèrent aussi, et il s'écria d'une voix vibrante de douleur:

— Ah! ces larmes que je verse, comme les vôtres, elles sont vaines, je le sais... Qu'elles